

Les pentes de la culture Entretien avec Bernard Émond

Mélissa Thériault

Number 235, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62024ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thériault, M. (2011). Les pentes de la culture : entretien avec Bernard Émond. *Spirale*, (235), 58–60.

Les pentes de la culture

Entretien avec Bernard Émond

PROPOS RECUEILLIS PAR MÉLISSA THÉRIAULT

Bernard Émond est anthropologue de formation et a œuvré comme documentariste avant de se tourner vers la fiction. Il a réalisé La femme qui boit (2001), 20 h 17 rue Darling (2003) puis une trilogie entre 2005 et 2009 (La neuvaïne, Contre toute espérance, La donation). Il a également signé le scénario de Ce qu'il faut pour vivre (réalisé par Benoît Pilon, 2008) et est activement impliqué dans le collectif À tout prendre, dédié à la défense des intérêts des cinéastes et cinéphiles québécois. En 2009, Médiaspaul a publié La perte et le lien. Entretien avec Bernard Émond et Simon Galiero sur le cinéma, la culture et la société. Alors qu'il vient de mettre la dernière touche au scénario de son prochain film, Tout ce que tu possèdes, qui traite du rapport intergénérationnel, Bernard Émond nous parle de sa vision de l'engagement, du lien entre art et politique et de sa conception de l'éducation. À l'instar du personnage central de son film, un amant de la littérature qui remet en cause sa foi en celle-ci et renoue avec sa fille, le cinéaste fait face à cette question : « qu'est-ce qui arrive quand l'art nous manque ? »

SPIRALE — *Commençons par « l'attention au monde », cette très belle expression que vous employez dans La perte et le lien. Pouvez-vous en expliquer le choix ?*

BERNARD ÉMOND — Je ne sais pas par où commencer, mais ce que je sais, c'est que si jamais on se souvient de mon travail dans quelques dizaines d'années, j'aimerais qu'on se souvienne de ça. L'attention au monde, c'est pour moi une caractéristique nécessaire dans une œuvre d'art et je pourrais en parler de deux façons. Par la négative d'abord, en disant que nous vivons dans un monde dans lequel il est de plus en plus difficile d'être attentif ; on est constamment bombardé par les publicités et la culture de masse, on est de plus en plus sollicité, de sorte qu'on a plus de difficulté à être attentif au monde qui nous entoure, à la misère des gens, à la façon dont la ville change, à la beauté d'une formation nuageuse. Il est important de faire un pas de côté.

Il faut être attentif au monde parce que, sinon, on manque sa beauté. Ce serait une raison plus positive d'en parler. C'est

l'une des choses les plus importantes qui me soit arrivée dans ma vie : j'avais entre huit et dix ans et comme c'était assez troublé chez moi, il m'arrivait fréquemment de me réfugier chez les voisins d'en haut. Il y avait un monsieur qui, lorsqu'il me voyait arriver complètement perturbé, m'installait sur le divan et disait : « Bon... on va se tranquilliser un peu. On va écouter de la musique ». Et il me faisait jouer du Beethoven. Je ne peux pas à ce jour écouter le début de la *Symphonie pastorale* sans me mettre à pleurer. Ce qu'il m'a dit, c'est « Sors de toi ! », en d'autres mots : « Écoute. Écoute la musique. Il y a de la beauté dans le monde. » Je crois vraiment à ça. Je ne me laisse pas de regarder les visages des gens. On ne le fait plus. Remarquez qu'on ne peut pas le faire de façon trop ouverte à cause des convenances sociales, mais je me venge en regardant les lectrices dans le métro ! (*rires*) Il y a une beauté là-dedans. Quand on regarde les gens avec attention, il n'y a pas juste leur beauté qui apparaît. On voit leur provenance sociale, qui ils sont, comment ils habitent le monde, toutes ces petites subtilités-là.

L'attention au monde, ça nous permet de l'habiter. On a juste une vie. On peut soit la passer devant la télé à regarder des pubs de McDonald, soit regarder les gens qui nous entourent, aller se promener dans un jardin, marcher dans la ville. Le choix est simple ! Quand on est attentif au monde, on n'est pas seulement attentif à la beauté mais aussi à l'horreur. On n'est pas des touristes. C'est important et je fais le cinéma que je fais beaucoup à cause de ça. Je ne me laisse pas de regarder des visages, des paysages. J'accompagne beaucoup mes films à leur sortie et il n'y a presque pas de projection publique à laquelle j'assiste et où l'on ne me dit pas : « Monsieur Émond, ça fait du bien ! » Tant mieux, c'est ce que je veux faire ! C'est sûr qu'il faut accepter de sortir du rythme imposé par le cinéma de masse. Entrer dans une œuvre d'art, ça requiert toujours un effort. Celui que je demande à mes spectateurs est de se calmer, de regarder l'écran, de se laisser envahir. Il y a des gens qui sont résolument réfractaires à cela. Complètement. Mais il y a beaucoup de gens qui ne savaient pas qu'ils pourraient aimer un cinéma comme ça et qui, au bout de la projection, sont contents. Donner le goût d'aller dans le cinéma du passé aussi, c'est important. Si jamais on m'empêche de faire des films, c'est ce que j'aimerais faire : me promener dans tous les ciné-clubs du Québec et présenter des vieux Bergman. Il faut ressortir ces œuvres-là. Les œuvres d'art n'existent que si elles sont vues.

SPIRALE — Cela s'apparente à ce que défendait le philosophe américain Nelson Goodman, pour qui un artefact ne devient véritablement une œuvre d'art qu'à partir du moment où il y a quelqu'un pour le voir, pour l'activer (*L'art en théorie et en action*, L'éclat, 1996). Le sens profond d'une œuvre est d'être là pour quelqu'un.



Photo: Steve Martin

BERNARD ÉMOND — Il faut qu'elle ait une existence sociale, c'est sûr. Ce qui m'effraie le plus de l'époque actuelle, c'est qu'il y a plein de choses qui continuent d'exister dans les rayons des bibliothèques et dans les cinémathèques, mais qui ne sont plus lues, qui ne sont plus vues. Déjà, avec ma génération, ça a commencé. Pour des gens de mon âge et plus jeunes, ça n'existe pas comme ça existait pour les gens qui ont dix ans de plus que moi. J'ai fait quatre ans de latin mais je n'ai pas une familiarité très grande avec Cicéron, avec Virgile. J'ai fait du grec, mais je ne connais rien à la philosophie grecque. C'est terrible ! Et je suis un intellectuel !

SPIRALE — Je vais me faire ici l'avocate du diable : dans votre livre, vous dites que vous n'êtes pas un intellectuel mais un artiste.

BERNARD ÉMOND — Ce que je voulais dire, c'est que je ne suis pas un théoricien, mais je suis aussi attentif à ce qui s'écrit, à ce qui se lit. Mais jamais autant — et c'est pour ça que je dis que je ne suis pas un intellectuel — que mon ami

Jean Pichette, qui lit quatre fois plus que moi. Je perds beaucoup de temps à peaufiner mes petites histoires (*rires*). Mais c'est mon métier. De sorte que je ne peux vous parler intelligemment des hérésies dans le catholicisme médiéval. Mais il le faudrait. Pour être attentif au monde, il faut être attentif à la culture du passé. Je me demande quelles histoires les jeunes gens qui vont faire du cinéma dans une génération vont pouvoir faire s'ils n'ont pas lu Balzac, s'ils n'ont pas lu Proust. Remarquez qu'on peut le voir déjà. C'est important, parce que s'exprimer, ce n'est vraiment pas l'essentiel du métier d'artiste. L'essentiel du métier d'artiste est à la fois l'attention au monde et le souci du métier. Je pense qu'on apprend des films en regardant Bergman, en regardant Kieslowski et j'en ai contre l'idéologie de l'expression de soi. Je ne vois pas ce qu'on va réussir à faire avec ça. Il y a des jeunes gens qui font des choses formidables mais je pense qu'une initiation au cinéma, ça ne consiste pas à mettre une caméra vidéo dans les mains d'un adolescent. Ça consiste à l'asseoir — ligoté si

c'est nécessaire (*rires*) — devant de grandes œuvres.

SPIRALE — « Ligoter » risque d'être nécessaire en effet (*rires*)... il est vrai que si on écoute, par exemple, des films de Gilles Carle à 15 ans, on risque de se méprendre sur le sens et de ne pas apprécier, mais lorsqu'on a déjà eu un premier contact avec une œuvre, on peut mieux l'apprécier à sa juste valeur ensuite.

BERNARD ÉMOND — On revient alors à ce qu'on disait sur l'éducation : on ne s'en sortira pas sans revenir à l'autorité des œuvres, mais aussi l'autorité des maîtres. On ne s'en sortira pas sans une valorisation de l'effort. C'est normal qu'on ne comprenne pas du premier coup.

SPIRALE — L'effort est vraisemblablement la clé du problème. Comment faire pour inculquer cette valeur ?

BERNARD ÉMOND — Je ne sais pas si on peut réussir, mais il faut essayer. Si je n'y croyais pas, je ne ferais pas les films que je fais, qui sont plus exigeants que ce qui sort en général sur les écrans québécois. Il est important de maintenir l'exigence à l'égard du spectateur et j'accompagne mes films autant que possible pour aller les expliquer aux spectateurs et en discuter avec eux. Je ne sais pas si on peut gagner, mais il faut essayer. Il faut que les intellectuels se remettent à faire leur travail, qui consiste aussi à parler à des gens qui ne sont pas des intellectuels. C'est très facile de s'isoler dans un contexte universitaire, mais on ne peut être un intellectuel si on n'est pas engagé. Je ne parle pas d'engagement au sens où Sartre l'entendait, mais sans être engagé dans la réalité qui nous environne, sans être engagé comme citoyen, il y a quelque chose de déprimant dans les universités. Il faut préserver la réflexion en vase clos, mais pas seulement elle. Cet aspect de l'université est important, mais les plus grands [intellectuels] sont restés engagés dans le monde. L'un n'empêche pas l'autre : je pense même qu'ils sont indissociables. Je pense à quelqu'un comme Yvon Rivard, qui a été professeur à McGill toute sa vie. Depuis longtemps il fait une réflexion formidable sur la littérature québécoise. Au début de son nouvel essai *Une idée simple* (Boréal, 2010), il affirme : « si en écrivant ce livre j'ai été amené à prendre le contrepied de cette

sagesse qui dit que l'art ne peut rien, c'est que j'ai essayé d'obéir à cette idée simple énoncée par Hermann Broch, voulant que le premier devoir de l'intellectuel, dans l'exercice de son métier soit de porter assistance à autrui ». Ce n'est pas très à la mode. Mais c'est tellement important de le dire ! Alors je pense que l'art peut porter assistance à autrui.

SPIRALE — Dans votre récent livre, une affirmation concernant les rapports entre art et politique a attiré mon attention : « Je ne peux pas me départir d'une culpabilité à ne pas poser plus de gestes politiques concrets [...] mais [...] j'ai l'impression de ne pas être complètement inutile en faisant ce que je fais. » Vous êtes donc plus utile politiquement en tant qu'artiste qu'en tant que militant ?

BERNARD ÉMOND — C'est parce que je sais que je ne serais pas un bon militant. Pour être un bon militant, il faut volontairement se mettre des œillères et ça, ça vaut pour les militants de partis établis, comme le Parti québécois, mais aussi pour les groupes plus marginaux. À cause de ce que je suis, je ne pourrais faire autrement qu'être un mauvais militant, parce que les contradictions des discours et des positions m'apparaissent toujours. Je suis en train de lire une biographie de Bernanos où l'on dit ceci : « *j'ai grandi dans une famille royaliste et chrétienne, mais on a toujours été critique face au royalisme et aux chrétiens. On ne s'est jamais privé dans ma famille de voir les défauts dans les positions chez les royalistes et chez les chrétiens.* » C'est ce qui a permis à Bernanos de se retourner contre son camp lorsqu'il a fallu qu'il le fasse : pendant la guerre d'Espagne, il a carrément dénoncé les fascistes et la droite qui était sa famille naturelle. Il a été témoin des horreurs que les fascistes ont commises et c'est raconté dans *Les grands cimetières sous la lune*, paru en 1938. Il a été l'un des premiers à dénoncer l'Occupation et à se ranger du côté de la Résistance, même s'il était à l'étranger. Je pense aussi à George Orwell qui est un homme de gauche, autant que Bernanos pouvait être un homme de droite, mais qui s'est constamment opposé aux orthodoxies de la gauche de son temps. Il a dénoncé le stalinisme. Ce sont des artistes, des gens qui essaient de comprendre de quoi leur temps est fait et qui ne ferment pas les yeux devant les contradictions. Je ne suis pas en train de

dire qu'il ne faut pas faire de politique parce qu'on ment nécessairement. Je pense qu'il faut faire de la politique, mais je n'ai pas le type d'esprit qui me permet d'être un militant efficace.

SPIRALE — Dans *La perte et le lien*, vous expliquez que vous êtes attaché à l'héritage culturel québécois et déplorez en même temps notre « *haine de l'intelligence* ». Supposons qu'on vous nomme ministre de l'Éducation, que feriez-vous pour corriger cela ?

BERNARD ÉMOND — J'abolirais le ministère de l'Éducation, comme le suggérait Pasolini ! (*rires*) J'avoue que ça dépasse carrément mes compétences, mais ce que je sais, c'est qu'il y a un chantier majeur et qu'il y a deux principes qu'il faut accepter : celui de l'autorité — l'autorité de certaines pensées — et de la hiérarchie des œuvres. Toutes les choses ne sont pas égales et à partir du moment où on accepte que toutes les œuvres ne sont pas égales, il faut ramener l'exigence à l'école. Je me rends compte à quel point c'est épouvantablement difficile parce que c'est contraire à toutes les *pentades de la culture*. C'est contraire à la pente des enfants-rois, aux parents qui croient avoir tous les droits.

SPIRALE — Il y a en effet, au cégep, des jeunes qui n'ont toujours pas appris à lire. C'est décourageant.

BERNARD ÉMOND — Alors on doit commencer à la garderie. Mais pour faire ça, ça prend des professeurs qui y croient. Je pense qu'il faut commencer à réagir à ces choses-là et dire : « Là, ça ne va pas. Dans une classe, c'est moi le patron. Parce que j'en sais plus que vous ». Mais imaginez les évaluations ! Je crois qu'il va quand même falloir le faire. À mon époque, on avait accès à des choses intéressantes, mais c'était une minorité qui s'intéressait vraiment à la littérature et ça va rester ainsi. Sauf qu'il faut que tout le monde y ait accès d'une certaine façon, qu'on sache que ça existe et qu'on ait un respect pour ça. Parce que pour les gens de ma génération, quand tu sortais du collège classique, t'étais peut-être pas un grand *fan* de la littérature classique, mais tu avais du respect pour elle. C'était déjà ça de pris et ça risquait de faire en sorte que tu ailles au théâtre de temps en temps. Tu ne devenais pas un écrivain mais...

SPIRALE — ... mais on pouvait voir la différence, même parmi les choses qui ne nous plaisaient pas.

BERNARD ÉMOND — Oui. Alors il faut commencer tôt. Mais on ne peut pas faire des artistes et des intellectuels avec tout le monde. Pour commencer, il faut mettre les gens en contact avec ça. Il faut qu'ils voient des films en noir et blanc. Qu'une fois de temps en temps, ils échappent à Disney. Je ne dis pas qu'il ne faut pas en voir, on ne peut pas aller contre ça, mais il y a la notion d'autorité. On n'apprend pas à lire dans *La Presse*. Heureusement, à côté de cela, il y a de bons pédagogues, qui entretiennent un rapport étroit avec leurs étudiants et qui sont exigeants. Et leurs étudiants lisent !

SPIRALE — Ils sont très enthousiastes et intelligents. Mais il faut souvent leur dire que l'intelligence ne suffit pas, que ça ne compte que pour 10 % du travail.

BERNARD ÉMOND — C'est un travail herculéen. Et il ne faut pas seulement le faire en classe, mais il faut le faire là d'abord. Il faudrait aussi que les critiques de théâtre, de littérature, de musique, de cinéma le fassent. Je vous donnerai un exemple que j'admire : Christophe Huss, du *Devoir*. Il est extraordinairement exigeant face aux musiciens quand il va au concert et en même temps, il fait œuvre de pédagogue. Si *Lucia di Lammermoor* vient à l'Opéra de Montréal, il va nous expliquer qui est Donizetti, nous raconter la genèse et le contexte de l'opéra et nous dire quelles sont les meilleures versions. C'est formidable ! Même si je ne suis pas un *fan* d'opéra, en le lisant lui, j'apprends et ça me donne envie d'écouter Donizetti.

SPIRALE — Pour terminer, et en pensant à ces jeunes dont nous parlions, que devrait-on leur faire voir ? Quels sont les cinq films qu'il faudrait leur proposer ?

BERNARD ÉMOND — *Les communiantes* (Bergman, 1962), *Europe 51* (Rossellini, 1952) Mais... c'est introuvable, alors... *Fanny et Alexandre*, la version télé de cinq heures (Bergman, 1982), *Barbe-Rousse* (Kurosawa, 1965), *Ordet* (Dreyer, 1955) Et finalement... ce serait difficile de passer à côté de *La dolce vita* (Fellini, 1960), même si je ne suis pas très « Fellini ». Mais que voulez-vous : un chef-d'œuvre, c'est un chef-d'œuvre !